

Martine HOVANESSIAN, Le lien communautaire. Trois générations d'Arméniens, Paris, Armand Colin, 1992, 321 p.

Annie Benveniste

Autochtones et pouvoirs
Volume 16, Number 3, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015243ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/015243ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Benveniste, A. (1992). Review of [Martine HOVANESSIAN, Le lien communautaire. Trois générations d'Arméniens, Paris, Armand Colin, 1992, 321 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 16(3), 138–139.
<https://doi.org/10.7202/015243ar>

concept polysémique de nature est maintenant dissocié de l'idée d'individu et de société, ne servant plus de fondement à la mise en relation de ces deux notions. Il est devenu un concept extrinsèque à la parenté. Même redéfinie en termes écologiques, la nature apparaît comme un objet sur lequel exercer des choix individuels. Progressivement, ont donc été annulées les références conceptuelles qui, au milieu du vingtième siècle, faisaient de la parenté le lieu primordial de représentation des rapports entre nature, symbole et société.

Ce livre est un essai théorique dense et brillant qui traite à la fois de la parenté en Angleterre et de la modernité. On n'y distingue pas toujours bien ce qui, de l'analyse, se rapporte à la culture anglaise en tant que culture spécifique et ce qui concerne plutôt l'Occident contemporain exemplifié à travers l'Angleterre. Les réflexions de Strathern sont complexes et pertinentes à plusieurs niveaux et elles concernent un large éventail de problématiques contemporaines. Il était hors de question d'en faire ici un résumé et je n'ai pu en souligner que les points principaux. Ces réflexions touchent à la fois aux grandes questions de l'anthropologie de la parenté et aux choix politiques, éthiques et sociaux qui se posent actuellement. Elles s'adressent aux anthropologues de la parenté, mais aussi à ceux et celles qui s'intéressent aux technologies reproductives et, en général, aux changements culturels de cette fin du vingtième siècle.

Françoise-Romaine Ouellette
Institut québécois de recherche sur la culture
Montréal

Martine HOVANESSIAN, *Le lien communautaire. Trois générations d'Arméniens*, Paris, Armand Colin, 1992, 321 p.

Le lien communautaire qui relie trois générations d'Arméniens est « repéré » à partir d'un lieu stable et exemplaire — Issy-les-Moulineaux — qui n'est pas cependant un lieu marqué par l'étranger dans la ville. Les Arméniens y revendiquent aujourd'hui une certaine altérité, résultat de la construction progressive d'une communauté dont le territoire ne fonctionne pas comme enclave et lieu de repli sur soi. Le déploiement d'une identité arménienne est alors rendu possible, au-delà des effets de l'assimilation, par le travail de la mémoire, marquée par le génocide, entretenue d'une génération à l'autre, ravivée par la succession des vagues migratoires. C'est la structuration du temps, celui de la mémoire longue, reliant un passé disparu à un devenir à construire, qui rend possible la structuration de l'espace en un lieu où se construit le sens communautaire.

Martine Hovanessian analyse le processus de perpétuation du lien communautaire en s'appuyant sur les représentations des acteurs sociaux qui produisent des effets d'identification à la ville d'Issy et non sur les phénomènes d'ancrage territorial. Son approche est ethnologique mais elle se défend de faire une monographie de la collectivité d'Issy-les-Moulineaux. Son livre est alors consacré à la compréhension des stratégies conscientes et inconscientes qui ont contribué à articuler les références mythiques au village d'Arménie et à la communauté isséenne de l'entre-deux-guerres, d'une part, et aux productions actuelles d'une « arménité » confrontée aux problèmes de la diaspora et de l'Arménie ex-soviétique d'autre part. Ces stratégies sont multiples. Il y a, dans l'entre-deux-guerres, l'élaboration du quartier arménien, protégé de l'anonymat des villes, dans les frontières d'Issy-les-Moulineaux, où les pratiques familiales et de voisinage, la constitution d'un « réseau serré »

rappellent une ruralité perdue. L'identité des premiers immigrants, marqués par la catastrophe et le désir de survie, se construit dans la volonté d'enracinement, figure antinomique de l'exil. Le travail, quant il est indépendant, permet également un enracinement et un rappel des valeurs culturelles ancestrales. La boutique, « une seconde nature », succède donc à l'usine et permet la mobilité des trajectoires sociales.

Aujourd'hui, la cohérence du « village arménien » ne se fonde plus sur les pratiques de proximité mais sur l'affirmation d'une spécificité locale qui rompt à la fois avec les tentations assimilationnistes de la deuxième génération et le pouvoir des associations communautaires centrales. Développement des associations culturelles, des lieux de culte, des rituels de commémoration sont autant d'éléments qui contribuent à maintenir l'identité communautaire à l'intérieur des frontières issues. L'industrie du tricot tisse également ses ramifications dans le tissu social existant : s'appuyant sur le réseau communautaire et son continuel renouvellement par l'arrivée de nouveaux immigrants, elle fournit une image forte de l'identité sociale ; elle fournit aussi des cadres aux associations arméniennes.

Beaucoup d'éléments qui constituent les multiples dimensions de l'identité arménienne n'ont pas été mentionnés dans la recension esquissée ci-dessus. Ce qui fait précisément la richesse du livre de Martine Hovanessian, c'est d'en montrer les divers profils et les divers travestissements. À l'image d'une diaspora qui se vit comme éclatée à l'échelle internationale, la conscience identitaire se ressource grâce à de multiples pôles de référence qui forment une suite diachronique et s'organisent en structures. Le *lien communautaire* utilise une démarche ethnologique originale où le regard croise biographies, représentations, relations à l'autre proche et lointain, qu'il s'agisse de l'autochtone, de l'autre immigré ou de l'autre Arménien. Le lien traverse trois générations et s'affirme malgré et au-delà des mécanismes intégrateurs à travers les diverses voix sollicitées comme autant de subjectivités témoignant de son existence. Parmi ces voix, celle d'Haroutioun Kieusseian dont le récit exemplaire, imprimé au recto des pages d'analyse, borde le texte.

Annie Benveniste
Université Paris 8

Bruno LATOUR : *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, coll. L'armlaire, 1991, 211 p., bibliogr., fig.

Albert BORGMANN : *Crossing the Postmodern Divide*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1992, 171 p., index.

L'essai de Latour est souvent brillant, parfois énervant. Machine de guerre efficace dans le débat qui oppose les modernes, les antimodernes et les postmodernes, ce livre séduit par la qualité de ses « déplacements » novateurs : il énerve par l'abstraction paradoxale de ses propositions. « Nous n'avons jamais été modernes », soutient Latour. La modernité, dit-il, est appuyée sur un travail incessant de « purification » des réalités toujours « hybrides » où se conjoignent bien des dimensions plus ou moins bricolées. Cette « purification » a eu pour effet, par exemple, de représenter la nature et la culture comme des entités séparées ou encore d'expulser Dieu et de la nature et de la société pour le réserver aux